

## **Mozart, un Européen au Siècle des Lumières**

**par M. Georges MASSON, membre associé libre**

Faire en peu de temps le portrait de Mozart est chose assez redoutable tant la personnalité de cet être multiple et qui vivait à un rythme époustouflant se dérobe à nous, tant ce génial ubiquiste fut absorbé par son art et par tout ce qui le dépassait lui-même. Cette vie mouvementée, agitée, hyperactive, faite de joies et de peines, prodigieuse jusqu'à ses vingt ans, dramatique sur sa fin, connut des périodes de lumineuse félicité et d'autres qui le plongeaient dans l'angoisse, la déprime, la détresse morale, aggravés par les aléas d'une santé fragile.

Cyclothymique ? Mozart passe du rire aux larmes. Il peut aussi bien composer une œuvre pleine d'alacrité alors qu'il est en souffrance de la perte d'un être cher, qu'une œuvre lyrique à caractère dramatique, dans un moment où son horizon est des plus sereins.

Enfant, il ne fallait jamais le prier pour jouer du clavecin ou du violon, improviser ou composer. Même, il fallait le limiter car il n'aurait jamais quitté son instrument ou sa table d'écriture. Il n'avait pas une seconde d'inactivité et, tout jeune, il avait pris l'habitude de composer tard le soir et jusqu'à la nuit. Il lui arrivait de travailler jusqu'au petit matin, s'endormait, s'affalait à terre, épuisé, et il fallait alors le relever. Il avait soif d'apprendre, était doué aussi pour le dessin et les maths, et c'est son père qui avait décelé en tout premier ses dons exceptionnels. Et, tout enfant, son écriture ressemblait déjà à celle d'un adulte.

Mozart a pratiqué tous les genres, de la sonate à la symphonie, de l'opéra à la musique religieuse, de la sérénade au grand air de concert avec, toujours, cette unité de style dans la diversité, cette inventivité débordante et cette qualité d'écriture dans tous les domaines de la musique. Or, si Mozart est reconnaissable à la première écoute, si l'universalité de sa musique peut atteindre les êtres de tous horizons, touchés par la grâce de ce qu'ils écoutent, Mozart semble avoir embrassé tous les styles sans en avoir possédé un qui lui soit propre. Mystère du génie ? Peut-être.

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

Car Mozart n'est pas un novateur, pas un réformateur, n'est pas un inventeur de formes nouvelles ni d'une nouvelle syntaxe. Mais il explore, jusqu'à leur limite, tous les styles de son époque dont il a fait la synthèse et qui le distingue des autres par le trait de génie qui parcourt tout son œuvre.

Mozart était bien dans l'esprit de son siècle, audacieux dans le choix de ses sujets d'opéras, comme dans « Les Noces de Figaro » par exemple, mais pas révolutionnaire sur le fond, tout en étant conscient que les idées nouvelles auxquelles il adhérait, correspondaient à celles qu'il défendait au sein des loges maçonniques auxquelles il avait appartenu et auprès desquelles il trouvait un réconfort moral dans les épreuves qu'il traversa.

Conscient de ses dons, ayant fait ses preuves d'artiste génial dès son plus jeune âge, Mozart aspira toute sa vie à être reconnu des personnages de haut rang, car il voulut constamment se défaire de cette image négative du musicien-valet qui lui colla si souvent à la peau. S'il avait pu obtenir, à l'âge de trente-et-un ans seulement, et après maintes démarches, un poste de compositeur à la cour impériale, c'était seulement pour se voir passer commande de musiques de bal et de danses allemandes, avec un traitement annuel de 800 florins. « C'est trop pour ce que je fais, trop peu pour ce que je peux faire », disait-il avec amertume.

Alors, je vous propose de vous parler de celui dont on redécouvre un peu plus à chaque célébration anniversaire, qu'il a été unique dans son double parcours, voyageur terrestre et initiatique.

\*  
\*   \*

### **L'ange Mozart**

Jusqu'à une époque qui n'est pas si lointaine, on savait relativement peu de choses sur Mozart. On parlait du divin Mozart, un peu comme d'un ange descendu du ciel, comme d'un phénomène unique, d'un miracle de la nature. On vantait la précocité du petit génie qui composait des menuets à six ans, du virtuose en habit plastronné, exhibé partout dans les salons, les cours royales et princières, et promené par son père duquel on prétendait qu'il en avait fait un singe savant.

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

Les études sur l'interprétation des œuvres en fonction des époques n'étant pas encore ce qu'elles sont devenues ensuite avec l'arrivée des baroqueux et autres spécialistes de l'interprétation classique, on jouait Mozart sur un ton charmant et enjoué, un peu mièvre parfois et avec un brin de préciosité et de coquetterie, ou encore avec une certaine dose de romantisme, surtout le répertoire symphonique et de musique de chambre, plus encore que ses opéras que l'on n'approfondira que plus tard et surtout durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Or, l'interprétation des œuvres de Mozart a elle-même évolué depuis ces dernières années puisque les spécialistes du baroque se sont appropriés le domaine de la musique classique, dont Mozart et Haydn, si bien qu'on a mis en exergue de nouvelles lignes d'interprétation avec instrumentarium choisi au plus près des réalités instrumentales de cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

On s'attache à l'heure actuelle, à la diversification des timbres, au choix des instruments, on raisonne en terme de phrasé, de flexibilité, de couleur, de dynamisme. Mozart a été pour ainsi dire rajeuni, mais surtout rendu à sa vraisemblance sinon à son authenticité puisque l'authenticité en musique est chose relativement aléatoire. Les instruments d'époque ou fabriqués à l'identique employés aujourd'hui, plus proches de ceux utilisés par le passé, enchaînent des « allegros » plus allants, favorisent un discours plus racé, affiné, plus alerte, plus nerveux, plus spirituel d'esprit. Cette approche philologique concerne aussi les nouveaux chanteurs mozartiens qui sont souvent passés par le chant baroque et ont une culture musicologique que leurs grands aînés possédaient moins, et ils ont acquis une vigueur dramatique différente de celle qu'on rencontrait auparavant.

Pour évoquer Mozart, on se basait autrefois sur des biographies sommaires, rédigées du vivant du musicien, par Niemetschek par exemple, et, plus tard, sur les analyses musicologiques exhaustives de Wyzewa et Saint-Foix détaillant chacun des 626 opus numérotés par Koechel, ou sur les narrations séraphiques qui ont accompagné maintes histoires de la vie de Mozart, parmi lesquelles l'attachant ouvrage paru en 1932, du dramaturge Henri Ghéon, « Promenades avec Mozart ».

Si bien que, lors de ma première audition musicale sur Mozart, le jour même du 200<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance, je m'en étais plutôt tenu à des généralités biographiques factuelles en m'appuyant sur une discographie qui était alors fort lacunaire, vous vous en doutez, puisqu'on n'en était qu'aux débuts du microsillon.

Or, il faut parfois qu'une date anniversaire se profile à l'horizon pour que le monde musical et musicologique révise ses à priori et certains préjugés tenaces, approfondisse les œuvres et creuse un peu plus ce que fut la

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

vie du compositeur. Car on a, au fil du temps, souvent forgé des stéréotypes souvent indéracinables, et accumulé des erreurs et des contre-vérités à propos de Mozart, Mozart qui est sans doute le seul, avec Berlioz ou Richard Wagner, qui ait entraîné, à ce jour, une aussi considérable littérature et, excepté Bach, qui ait réuni une somme discographique aussi importante.

### **La mozartmania de 1991... et celle de 2006**

En cette année 2006, à l'occasion du 250<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Mozart, le 27 janvier 1756, on peut dire que tous les ensembles et les orchestres ont mis leur saison sous le signe du compositeur, que les maisons d'opéras du monde ont inscrit davantage de ses ouvrages lyriques, (je vous dirai que rien qu'en France, dix des plus grands théâtres lyriques ont inscrit « La Flûte enchantée », neuf autres, « Così fan tutte », quatre théâtres « Don Juan » et quatre autres « Les Noces de Figaro » et ce dans des productions pratiquement toutes différentes), la discographie s'est nourrie de rééditions, de rhabillages et de quelques nouveaux enregistrements (car l'intégralité de son œuvre est gravée sur disque depuis longtemps et ceci en plusieurs versions de la même œuvre), le coup de commerce étant, par Brilliant Classic, la compilation en cent-soixante compacts, de l'intégralité de ses œuvres à un prix défiant toute concurrence, 100 euros, la nouveauté étant, en ce début d'année 2006, l'enregistrement, en « première mondiale », du Requiem de Mozart complété avec le Libera Me de Sigismond von Neukomm, ce compositeur, plus jeune que Mozart mais qui l'écrivit trente ans après son décès, Neukomm dont on a retrouvé la partition à Rio de Janeiro il y a une douzaine d'années, une œuvre que l'on appelle désormais le Requiem de Rio.

### **Les 4 500 spectacles Salzbourgeois**

Vous le savez aussi (car tous les magazines, les radios et les télévisions en ont fait état) que les plus extraordinaires manifestations que l'on puisse imaginer se déroulent évidemment à Salzbourg. La maison natale de Mozart est un musée qui se visite désormais sur trois étages, de l'appartement du premier aux salles d'exposition des deux autres, et c'est Bob Wilson qui a été chargé de la mise en espace de ces trois niveaux avec son et lumière, musique et théâtre.

On peut y voir également l'ultime portrait de Mozart peint par Edlinger, un an avant la mort du musicien, et qui a été redécouvert récemment, comme par miracle. Et, comme par miracle également, une miniature, apparemment très ressemblante et exécutée à la pointe d'argent par Doris Stock, acquise par la Fondation du Mozarteum en 2005.

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

Mais le top du top, c'est que Salzbourg avait préparé depuis huit ans déjà, une opération colossale chiffrée à sept millions d'euros et portant sur l'organisation de 4 500 concerts et spectacles divers sur l'année 2006, soit une moyenne de douze manifestations par jour. La ville accueillera pas moins de cinq à sept millions de visiteurs, le tourisme mozartien devant lui rapporter la bagatelle de quelque cinq cents millions d'euros à la fin 2006. On prévoit aussi que les Mozartkugeln se vendront cette année à hauteur de cinq millions d'unités tandis que la Société Mozartland fabrique à l'heure actuelle, cinq cents produits différents à des millions d'exemplaires et sur lesquels figure le portrait du compositeur. Le marketing n'ayant pas de limites, toutes sortes d'objets de consommation, de souvenirs ou de bibeloterie, sont ainsi susceptibles d'être estampillés à l'effigie de Wolfgang qui est devenu un objet de consommation courante ou un enjeu commercial générant un business incroyable. Avouons que cette façon dont on a « marchandisé » Mozart est un peu irritante pour le puriste.

### **Idolâtres et mythomanes**

Alors, bien sûr, toute cette agitation autour de Mozart monte à la tête de quelques illuminés et autres passionnés.

Il y a celui qui programme sur son ordinateur un logiciel permettant de composer des œuvres dans le style de Mozart ou celui qui a fait de sa maison, un musée Mozart, de la cave au grenier et qui met des obstacles aux visiteurs trop curieux qui veulent le découvrir.

Il y a par ailleurs les mythomanes, persuadés d'être une réincarnation de Mozart et qui se souviennent parfaitement des lieux parcourus dans une vie antérieure, ou qui se prennent pour lui en se promenant dans les rues, revêtus des habits et de la perruque identiques à ceux qu'il portait.

Il y a encore ce cosmonaute qui avait emporté des Mozartkugeln dans sa navette spatiale pour lui porter bonheur, cet idolâtre qui collectionne des fleurs de tilleul qu'il met en sachets en comptant le nombre de fleurs contenues dans chaque paquet correspondant au numéro de Koechel de chacune des œuvres de Mozart – soit 626 sachets puisque 626 opus –. Il y a enfin ce pèlerin mystique qui refait une espèce de chemin de croix, en comptant le nombre de pas qui le conduisent, à pied, de la cathédrale de Vienne jusqu'au cimetière de Saint-Marx où Mozart a été enterré, et qui ne trouve jamais le même nombre de pas.

On pourrait ainsi multiplier les démarches originales, voire les excentricités que génère le seul nom de Mozart.

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

Et, bien que l'année 2006 batte tous les records des commémorations et des manifestations anniversaires prévues, celles-ci sont de nature quelque peu différentes de celles qui ont marqué le bicentenaire de sa mort célébré en 1991.

Car, ce fut surtout en 1991 et durant les deux ou trois années qui ont précédé cette date, qu'on a véritablement éclairé d'un jour nouveau ce que fut l'existence du musicien, qu'on a remis bien des choses à leur place, qu'on a levé des tabous, tandis qu'une véritable « mozartmania » s'était déjà emparée de la planète musicale.

Je vous citerai, par curiosité, quelques exemples. L'édition discographique complète de ses œuvres chez Philips battait un premier record éditorial mondial puisqu'elle comportait à sa sortie pas moins de 180 disques compacts en 45 coffrets, soit environ 250 heures d'audition et s'étalant sur un rayonnage de quelque deux mètres 50. Et ceci, indépendamment des catalogues de la Deutsche Gramophon, de Sony ou d'Erato. L'édition complète de ses partitions imprimées chez Baerenreiter, représentait vingt volumes soit plus de 23 000 pages.

### **La correspondance : une mine d'or**

Flammarion termina en 1992, l'édition en sept forts volumes étalés sur cinq ans, de l'intégralité de la correspondance de Mozart, et cette correspondance éclaire d'un jour nouveau, la manière pertinente, souvent affectueuse, parfois déprimée, dans certains cas solennelle, tantôt dramatique, mais aussi légère et un tantinet ironique, voire scatologique, avec laquelle s'exprimait le compositeur, au fil de ces échanges épistolaires très suivis avec son père, sa mère, sa chère épouse, Constance Weber, sa famille, ses amis, avec les musiciens, les surintendants, les princes et les évêques.

Une véritable mine d'or pour les biographes que cette correspondance. On n'avait encore jamais vu cela. Des ouvrages nouveaux sont également venus grossir une bibliographie à croissance exponentielle depuis l'après-guerre et dont le catalogue, connu sous le titre de « Mozart Jahrbuch », recensait déjà plus de 4000 titres dont une trentaine de livres consacrés au seul opéra « Don Juan » !

### **Opportunité, coup de pub ?...**

Or, en cette année 2006, on a fait plus fort encore. Outre les rééditions dont on vient de parler, des écrivains, des poètes, des romanciers, ont fait ce que d'autres ont réalisé avec Chopin, raconté tant et plus, qui ont

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

voulu apporter leur touche personnelle à leur vision de Mozart, sans toutefois révolutionner les approches musicologiques qui font, elles, référence. Ces nouveaux livres ? « Ma vie avec Mozart » d'Eric-Emmanuel Schmitt, le « Mystérieux Mozart » de Philippe Sollers, « Sur les pas de Mozart » de Jean des Cars, « Mozart le grand magicien » en deux volumes, de Christian Jack, « Mozart c'est moi » de Max Genève, « Mozart ou l'opéra réenchanté » d'Anne Paradis, etc. C'est-à-dire que tous ces auteurs ont saisi cette opportunité de la date anniversaire pour ajouter leur fibre personnelle à tout ce que l'on avait pu écrire bien avant eux sur Mozart. Opportunité de date sans doute mais coup de pub à l'évidence.

Par contre, si l'on se place sur le plan purement musicologique, il faut savoir que l'édition scientifique connue sous le nom de « Neue Mozart Ausgabe », qui recense, pour chacun des 626 opus, toutes les sources autographes, copies, éditions premières, comportera, à sa sortie imminente, 130 volumes dont le premier était paru en 1955.

Preuve également qu'on est aujourd'hui plus proche que jamais de Mozart, le Mozarteum de Salzbourg a ouvert, cette année, un site Internet sur lequel on peut consulter la bibliographie mozartienne qui recense, en six volumes, un nombre impressionnant d'études, de thèses et d'articles parus dans les revues, liste qui ne cesse de s'allonger puisque viennent de s'y ajouter les maints colloques Mozart qui ont été organisés un peu partout cette année. Et, ce qui est frappant également, c'est que les plus récentes études analytiques ou historiques sur Mozart se sont étendues à toutes sortes de domaines nouveaux, de la sociologie à la psychanalyse, voire aux neuro-sciences et portant sur une approche neurophysiologique du cerveau de Mozart.

Mais j'en reviens, à titre de comparaison, à l'année 1991 au niveau des concerts. New-York en avait donné 500 au cours de l'année 1991, Nice avait joué l'intégrale de ses œuvres en un an, douze villes françaises représentèrent « La Flûte enchantée » dans des productions différentes et dix-huit autres son opéra de jeunesse « Bastien et Bastienne ». Le Requiem fut interprété, dans la nuit du 4 décembre, à l'heure même du décès de Mozart, à la cathédrale Notre-Dame de Paris et Radio-France en a retransmis un autre en direct depuis la cathédrale de Vienne.

Radio-France toujours, avait diffusé un feuilleton sur la cruciale année 1791 avec multiplex relayant dix des villes européennes dans lesquelles Mozart s'était rendu.

Versailles y était allée de ses grandes eaux musicales mozartiennes, Paris avait livré son Palais des Princes aux feux de la rampe pour un Requiem avec son et lumière, le Musée Grévin avait reconstitué la vie de

Mozart d'après sa correspondance et le train Mozart entra dans quinze gares françaises, dont Nancy et Strasbourg, véhiculant portraits, affiches, panneaux et livrant l'effigie du musicien à la flamme philatélique.

### Gadgetomania

Pour la petite histoire, je vous dirai enfin que la gadgetomania fut assez contagieuse. « Vendez Amadeus »... C'était ni plus ni moins le slogan, sinon le mot d'ordre des offices de tourisme et des agences autrichiennes avec la mignonnette « Mozart'liqueur » en prime.

On n'a jamais su combien de tee-shirt, de shorts, de foulards, de boîtes à bonbons, de pin's, d'épinglettes, de « Mozartkugeln » à l'effigie de Wolfgang ont été vendus de par le monde, ni combien de bas de soie moulant les mollets des musiciens en costumes d'époque, et combien de perruques ont-elles été distribuées ? Elles le furent, à pleines mains, avec plastron et jabot assortis, aux quarante spectateurs, entassés à chaque séance sous un minuscule chapiteau-bonbonnière qui allait de ville en ville, dont Metz et Sarrebourg, où l'on jouait en costume d'époque, « Mozart au chocolat », avec, dans la distribution, des comédiens incarnant des personnages en vue, de l'Empereur Joseph II à Ludwig van Beethoven, de Léopold Mozart père au librettiste Lorenzo Da Ponte, du compositeur Saliéri à Cannabich...

Mozart n'en demandait pas autant. Toujours est-il qu'on s'est mis, dès lors, à mieux le connaître, à mieux cerner sa personnalité, son intimité, à définir son parcours et surtout à replacer le musicien dans la perspective de son temps. Je dirai qu'on l'a mis en phase avec le Siècle des Lumières dont il est issu et qu'on l'a situé dans la problématique du génie musical, au même titre que les savants, les philosophes et les poètes ayant marqué cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Et c'est alors que l'on prit réellement conscience que Mozart fut surtout un citoyen du monde et que ce citoyen du monde avait été forgé par l'Europe et qu'il était donc, par son intelligence, sa sensibilité, ses dons artistiques, sa connaissance des langues, – il en parlait plusieurs dont l'Allemand, le Français, l'Anglais et l'Italien – le premier des Européens.

Il était également celui dont on a redécouvert le parcours initiatique et qui n'est pas, comme l'écrivit justement mon confrère André Tubeuf, venu au monde pour faire sa fortune mais la nôtre. Ne disait-il pas : « Mozart est arrivé et nous savons à présent ce qu'est notre âme » ? Profonde et troublante réflexion.



## **Le Messie de la musique**

Comme si l'Europe avait concentré le meilleur d'elle-même pour faire venir au monde Mozart à Salzbourg, une sorte de Messie de la musique, qui, dès l'âge de six ans et jusqu'à l'heure de sa mort, semblait avoir réuni en son cœur et stratifié en sa mémoire, tout ce génie épars de la civilisation européenne, sa culture, ses goûts, son art, ses manières et ses plaisirs.

Car tout ce qu'il a vu et vécu, Mozart l'a mis dans sa musique : les splendeurs viennoises dans ses « Sérénades », comme les couleurs de la Méditerranée dans son opéra « *Così fan Tutte* », ou les peintures du « Jugement dernier » de la Chapelle Sixtine dans son ultime Requiem.

## **Un grand voyageur**

Mozart, un grand voyageur ? Oui. On savait le nombre de périples qu'il avait effectués, on connaissait les itinéraires qu'il avait empruntés et qui ont été consignés dans les biographies, mais on n'en avait jamais réellement fait le relevé topographique précis. Et c'est la commission culturelle du Conseil de l'Europe qui émit le projet de retracer le réseau routier que Mozart avait emprunté.

L'idée était intéressante car elle déboucha sur un document référentiel de synthèse dont l'utilité pratique, à la fois culturelle et touristique, devait permettre au mélomane curieux, de pouvoir suivre à son gré, le chemin de Mozart depuis 1762, date de son premier voyage à six ans en Bavière, jusqu'à sa mort à Vienne en 1791, précédée de ses derniers déplacements à Prague, Berlin, Dresde, Leipzig.

Promoteur de cette recherche approfondie d'éléments communs susceptibles de pouvoir déterminer une sorte d'identité culturelle européenne, la commission du Conseil de l'Europe avait vu en Mozart un témoin privilégié de cette période importante de notre culture occidentale.

Et c'est Hervé Malblanc, fondateur du Festival de Fénétrange et mozartien passionné, qui fut chargé de l'établissement de ce document de deux cents pages comportant l'index des lieux par ordre alphabétique renvoyant à des indications pratiques sur les auberges, les sites touristiques, sur les chaises de poste, les diligences et les coches d'eau utilisés par Mozart, avec tous les événements, les moments forts, les anecdotes, les rencontres essentielles qui ont émaillé ses voyages.

« Je me suis mis mentalement dans sa diligence et j'ai suivi Wolfi partout », m'avait dit alors Hervé Malblanc. Il avait fait, en quelque sorte,

revivre à l'intention du voyageur d'aujourd'hui, un courant d'émotion pour mieux se pénétrer du personnage qui avait traversé ces terres d'Europe.

Tout était consigné minutieusement. A gauche, la cartographie avec les dates précises, les lieux tout aussi précis, les déplacements fléchés, les arrêts, les nuitées passées par Mozart, avec, en regard, les heures de passage, d'arrivée, de départ des relais routiers et des malles-poste.

A droite figuraient les événements artistiques, sentimentaux, mondains, les réceptions officielles, princières ou impériales, le jour et l'heure des concerts donnés par Mozart en sa qualité de claveciniste, et le numéro d'opus de chaque composition écrite par Wolfgang au fil des étapes. Figuraient aussi la nature et l'importance des gens rencontrés à tel ou tel endroit du voyage, ce qui permit de retisser le grand réseau d'influences qui a façonné le mode de vie et de pensée du compositeur et, partant, interféré sur la composition de ses œuvres.

Ainsi, on se rendit mieux compte que Mozart était ce personnage fédérateur qui avait su engrammer, par ses voyages, les éléments de l'Europe dans son œuvre. On en avait conclu que les styles allemand, italien, à la française, voire à l'anglaise, n'avaient jamais été absolument annexés par le compositeur qui était, avant tout, représentatif d'une synthèse stylistique car, en vérité, Mozart ne produisait que lui-même.

Et l'on a ainsi pu avancer que cette forme de reconnaissance d'explorateur sur le terrain même, comportant une forte dose d'imprégnation de l'univers du voyage, aboutissait à la conclusion que Mozart était l'archétype même du voyageur européen.

### **Dix ans de diligence**

Allant jusqu'à quantifier dans le temps, ces périple et ces déplacements, on a pu établir que Mozart, qui vécut jusqu'à trente cinq ans, avait passé dix années de sa vie dans les diligences qui roulaient à peu près entre cinq et quatorze km à l'heure.

Au partir de cette constatation, il était possible d'avoir une vision plus personnelle de cette adéquation du mouvement d'attelage et de la configuration musicale. Et d'aucuns ont pu en déduire qu'il existait une espèce de synchronisation absolue entre le mode de déplacement et le mouvement sonore, le balancement du véhicule et la rythmique adéquate, comme une sorte de cinétique musicale, de tempo cinématographique.

Conséquemment, on a pu imaginer que Mozart avait trouvé une méthode de travail bien particulière qui lui permettait, instinctivement, de penser son œuvre tout en se laissant conduire en diligence, et de concevoir entièrement l'ouvrage avant de pouvoir en transcrire les notes sur le papier à musique. Car il n'était, bien évidemment, pas question de composer et d'écrire dans les calèches cahotantes ou plus ou moins brinquebalantes et que Mozart appelait lui-même des « tape-culs ».

Donc, toute la structure de l'œuvre, il la possédait, tout agencée dans sa tête, et ce n'est qu'arrivé à destination qu'il couchait sa musique sur le papier. D'où cette parfaite explication quant aux minimes ratures figurant sur les grandes partitions d'orchestre manuscrites du musicien offrant cette image d'une divine facilité.

C'est-à-dire que ce véritable « computer humain » avait déjà structuré dans son cerveau ce qu'il n'avait plus qu'à transcrire. On a donc affaire à l'organisation mentale la plus extraordinaire que le monde musical ait connue. Et lorsqu'on dit couramment que la plume de Mozart lui échappait des mains, car il composait plus vite qu'il ne pouvait écrire, ceci relève de la plus stricte vérité.

Fort de cette constatation, un certain nombre de déductions sont venues à l'esprit de quelques biographes, dont le critique musical et Premier Grand Prix de Rome Pierre Petit qui, consacrant un ouvrage à Mozart, m'avait dit: « Si un copiste travaillant à un rythme normal à raison de huit heures par jour, devait réécrire tout l'œuvre de Mozart, il lui faudrait, matériellement, trente années de travail continu. Or, Mozart est mort à trente cinq ans. »

### **Une édifiante histoire : la symphonie de Linz**

Et Pierre Petit de poser la question : « Comment a-t-il donc fait pour composer une somme aussi gigantesque ? En considérant que, par ailleurs, il donnait des leçons de musique, il se produisait souvent en concert en sa qualité de claveciniste ou de piano-fortiste, dirigeait ses opéras, assistait aux représentations lyriques de ceux de ses confrères, voyagea dix années pleines en calèche, se livrait à une copieuse activité épistolaire, faisait du cheval, jouait au billard, allait aux bals costumés avec sa femme, remplissait ses obligations mondaines, ses devoirs familiaux (il eut sept enfants dont cinq moururent en bas âge) et s'offrait, paraît-il, quelques escapades extra-conjugales. »

Les réponses de Pierre Petit ? « Mozart n'a jamais eu le temps matériel de composer, c'est son génie qui a fonctionné différemment. » Mais

alors ? Quelle est la partie cachée de son inconscient qui dicte sa main ? Quelle est cette volonté extérieure qui agit sur lui ?

Et Pierre Petit de me raconter l'édifiante histoire de la Symphonie de Linz qui porte aujourd'hui le numéro de Koechel 425, datée de 1783, et qu'il tenait pour preuve irréfutable du miracle Mozart.

Et je vous la raconte à mon tour. Mozart et sa femme Constance, venant de Salzbourg, arrivent le 30 octobre 1783 au Palais du comte de Tun à Linz. Le comte demande aussitôt au compositeur si, par hasard, il n'avait pas dans ses bagages, une symphonie avec son matériel d'orchestre pour la faire jouer au concert du 4 novembre. Mozart n'en a pas. « Mais, vous en aurez une, » dit-il. Le 4 novembre, soit cinq jours plus tard, on jouait en public la Symphonie de Linz qui fait quand même ses trente bonnes minutes.

### **Sous la dictée divine**

Comment Mozart a-t-il fait ? Pierre Petit a tout vérifié, les trajets, les voyages, tout minuté, le travail, les répétitions, les recopiations. Conclusions ?

« Quand un musicien compose, dit-il, il réfléchit d'abord, laisse mûrir ensuite avant d'écrire le matériau, la réduction de piano qu'on appelle « le monstre » en jargon de métier. Puis il l'habille. Le travail d'orchestration est aussi long que celui de la composition. Alors que se passe-t-il chez Mozart ?

« Il n'a pas le temps d'écrire le monstre. Il faut donc imaginer le compositeur, noircissant l'une après l'autre, les 200 grandes pages d'orchestre de la partition avec tous ses pupitres, des cordes aux cuivres, de la symphonie de Linz, et cela, sous l'œil de trois copistes recopieurs, qui lui arrachent les feuilles des mains au fur et à mesure où Mozart les écrit, afin que le matériel de chaque instrumentiste soit prêt pour les répétitions. »

Alors Pierre Petit me dit : « Vous vous rendez-compte. Non seulement Mozart n'avait aucun brouillon devant lui mais il devait, en plus, compter sur sa mémoire immédiate pour les points de repère, les reprises, les développements, les cadences, les codas, les da capo, dans la mesure où les trois copistes le priaient, minute après minute, de son œuvre en train de naître. »

Aussi, j'ai tout de suite pensé que Pierre Petit croyait au miracle puisque, pour expliquer un tel phénomène, il affirmait que Mozart ne composait pas mais qu'il ouvrait le robinet. « Il n'a rien dans la tête avant. Il

constate après coup la qualité de ce qu'il fait. Il n'est donc nullement conscient de ce qui sort de sa plume. Il écrit sous la dictée, il est en quelque sorte le médium qui sert d'intermédiaire. »

Mais quelle est cette espèce de volonté qui dicte ses notes à Mozart ? lui demandai-je. Si cette volonté est extérieure à lui-même, elle n'agit que comme truchement entre une force lointaine et sa feuille de papier. Et si elle ne lui est pas extérieure ? « Alors, il faudrait la considérer comme une partie cachée de son inconscient sur laquelle il n'aurait aucune prise et à laquelle il se contenterait d'obéir aveuglément. »

C'est sa théorie. Car, de quel ordre relèverait cette force inconsciente, sinon qu'elle pourrait être d'un ordre supérieur, d'un ordre invisible. Bref Mozart écrivait sous la dictée divine. Et Pierre Petit en était persuadé. Je me garderai bien de trancher cette hypothèse sur laquelle on pourrait discuter longuement. Toujours est-il que Pierre Petit s'est livré à la même expérience sur d'autres œuvres de Mozart et qu'il est arrivé à des conclusions identiques.

### **Amadeus guérisseur**

Une autre théorie est apparue dans les mêmes moments, portant cette fois sur l'expérience faite à partir de la musique de Mozart qui, retransmise en sons filtrés et écoutée sous « oreille électronique », devenait un vecteur d'harmonisation, de dynamisation, d'éveil et de créativité, ce qui faisait de Mozart une sorte de guérisseur très prisé en musicothérapie selon le Docteur Alfred Thomatis, ce chercheur mondialement connu pour ses travaux sur l'oreille, le langage et la communication.

Le postulat du D<sup>r</sup> Thomatis s'appuie, lui, sur une théorie médico-scientifique qu'il a longuement expérimentée. Qu'affirme-t-il ?

« Mozart n'est pas une incarnation de la musique mais il en est le transfuge. Il illustre le déroulement d'une réplique perpétuelle de l'harmonie universelle et constitue un phénomène particulier directement branché sur le cosmos, et il est le seul à explorer les rythmes physiologiques humains.

« Car Mozart – selon le D<sup>r</sup> Thomatis – diffère des autres compositeurs en raison d'effets neuropsychophysiologiques déclenchés par sa propre musique. Ce n'est pas le cas de Bach dont l'œuvre obéit à une logique formelle de structures mathématiques, ni de Beethoven dont le génie propre a freiné les systèmes intégrateurs précocement codés et qui ne pouvait obéir au conditionnement neuronal qu'il avait puissamment intégré », selon les termes mêmes du D<sup>r</sup> Thomatis.

Je vous passe les détails techniques qui, je vous l'avoue humblement, me dépassent et que seuls, les spécialistes sont à même de décrypter.

Et le D<sup>r</sup> Thomatis a eu cette formule que je trouve assez poétique lorsqu'il me disait que « Mozart avait été parachuté d'en haut et qu'il fut d'emblée, le satellite humain conçu pour animer d'un souffle inconnu, l'univers de la musique ». Là aussi, cette proposition donne matière à réflexion.

Entre le satellite humain de Thomatis et la dictée divine de Pierre Petit il y a des similitudes, le premier évitant toutefois bien sagement de faire intervenir la main de Dieu auquel l'autre semble au contraire faire appel.

Considérations d'ordre spirituel ou d'ordre abstrait, auxquelles on peut croire ou ne pas croire, mais qui sont néanmoins à prendre en compte pour une approche exhaustive de Mozart.

Mais en plus de toutes ces déductions de caractère métaphysique qui se faisaient jour, s'ajoutèrent des révélations d'ordre physiologique, anthropologique et médical cette fois.

### **Le crâne de Mozart identifié**

L'expérience suivante mérite aussi que je vous la raconte. Les tentatives pour retrouver et analyser le squelette et le crâne de Mozart se sont multipliées dès 1801, en 1808, puis en 1842 et jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle – je vous passe les détails – et aboutirent à l'analyse d'ossements par un anatomiste autrichien.

Bien que certains anthropologues internationaux, forts de preuves historiques, étaient affirmatifs, un doute subsistait cependant. Or, l'affaire du crâne qui était exposé dans une vitrine du Mozarteum de Salzbourg, resurgit il y a une vingtaine d'années.

Un paléontologue reprit l'enquête à zéro à partir d'une expertise médico-légale. Mais c'est en fait un médecin et anthropologue français, Pierre-François Puech, qui, à l'aide de procédés scientifiques de pointe, travailla sur le sujet à l'Institut médico-légal de Marseille puis au laboratoire du Musée de l'Homme à Paris. Le crâne fut soumis aux micro-analyses, passé au scanner et au microscope électronique à balayage.

Et le professeur Puech fut surpris de constater que le crâne présentait une anomalie rare, une « craniosténose » due à la fermeture prématurée du joint métopique du front. Les 30 000 crânes du Musée de l'Homme furent

passés au peigne fin. Seuls quatre présentaient la même malformation que le crâne retrouvé en 1801, réexaminé en 1842, exposé au Mozarteum de Salzbourg en 1901...

La fermeture du joint métopique n'avait pas empêché le développement du cerveau et avait entraîné plusieurs phénomènes qui faisaient que la boîte crânienne, qui présentait une bosse, était reconnaissable même deux cents ans après la mort.

Creusant plus encore la question, le professeur Puech mit en parallèle les observations faites sur la tête avec les cinq portraits du compositeur exécutés à son âge adulte. Et, sur quelques-uns d'entre eux, dont celui peint à l'huile par Joseph Lange, le beau frère de Mozart, on peut remarquer ce bombement particulier du front. Le doute n'était plus possible. Cette identification formelle autorisait également la confirmation de l'authenticité du squelette.

### **Reconstituer les traits du visage**

Dès lors, le professeur Puech poursuivit ses investigations afin de reconstituer les traits du visage de Mozart dans les laboratoires d'Interpool à Wiesbaden.

Grâce à une méthode utilisée en médecine légale et fondée sur la détermination des parties molles recouvrant les os du visage, il a été possible, par le truchement du microscope électronique à balayage, de remodeler dans le plâtre les traits de Mozart. Les conclusions de Pierre-François Puech ?

« L'homme était petit, 1 m 50 environ, précisa-t-il. Il était frêle bien qu'un peu replet, il était blond avec des yeux bleus clairs à fleur de front, ce front étant vertical, la dentition laissant apparaître des incisives en avant, et la face présentant un nez proéminent... »

« Des yeux étonnés dans un visage de chouette, » conclut-il. Il en a réalisé le premier buste authentique en plâtre à partir de ces données informatiques, puis un second façonné en bois recouvert de feuilles d'or. Le détail des investigations illustrées de photographies, ainsi que le moulage terminé, ont fait l'objet d'une exposition à l'unité de médecine légale de l'Hôpital de la Timone à Marseille. Et l'Association Mozart avait ainsi en mains toutes les caractéristiques techniques de la morphologie mozartienne avec clichés à l'appui.

J'ajouterai pour l'anecdote, qu'on a découvert en même temps, grâce au microscope électronique à balayage, que Mozart faisait beaucoup usage de cure-dents. L'appareil avait, en effet, détecté de fines rayures aux collets des canines et des premières prémolaires. Comme ces traces se situaient au niveau des dents trop écartées et qu'il n'existait pas de carie associée chez Mozart, on en avait conclu que l'usage attesté du cure-dents relevait de la manie pure et simple plutôt que d'une mesure d'hygiène et de confort.

Or, là encore, rien n'est définitif puisque, depuis qu'on a recours aux tests ADN, ceux qui ont été pratiqués récemment sur ce même crâne de Mozart, ont quelque peu remis en question une véracité que l'on tenait pour définitive. Bref, on n'est plus tellement sûr qu'il s'agisse bien du crâne du compositeur. Mais n'entretient-on pas volontairement le mystère afin que l'affaire du crâne rebondisse en temps opportun ? A l'occasion d'un autre anniversaire par exemple ? C'est possible.

Mais, indépendamment de ces trouvailles les plus passionnantes comme les plus inattendues, je dois vous dire, surtout, que de sensibles progrès ont été accomplis également au niveau des recherches musicologiques et biographiques pures portant sur le compositeur. C'était bien là l'essentiel.

### **Erreurs et légendes**

Et, s'il a fallu si longtemps pour qu'on en vienne à mettre ainsi Mozart en pleine lumière comme l'ont fait outre André Tubeuf, d'autres musicologues tels Brigitte Massin, Victor Hocquard, Autexier, Hildesheimer, Braunbehrens, ou comme Robbins-Landon, véritable Scherlok Holmès de la musique, qui a traqué Mozart jusqu'aux dernières heures de son existence pour rétablir la vérité, il était temps que tous ces chercheurs en musique dénoncent les fausses pistes qu'on avait suivies et qui ont été de nature à troubler les esprits.

Et il était urgent que ces écrivains de la musique, viennent, preuves à l'appui, démentir quelques affirmations erronées et autres supputations tenaces, même si leurs analyses musicales pouvaient parfois diverger sur le seul plan de la subjectivité.

Et là, on en vient à des considérations moins abstraites et moins techniques mais tout aussi éclairantes sur le cas Mozart.

Mozart est né, on le sait, le 27 janvier 1756 à Salzbourg. Mais il n'a pas été déclaré à l'état-civil sous les prénoms qu'on lui connaît. Sa mère, Anna-Maria, qui accoucha, dans la douleur, de son 7<sup>e</sup> enfant, (car il fallut



lui ôter le placenta), l'appellera Johannes-Christostomus-Gottlieb Mozart. Il sera baptisé le lendemain à la Collégiale Saint-Pierre de Salzbourg.

### **Allemand, pas Autrichien**

Pas une mention sur le registre d'état civil de Wolfgang, pas plus que d'Amadeus. C'est Mozart lui-même qui signera, plus tard, ses compositions de Johannes-Gottlieb suivi de Wolfgang. Et ce n'est qu'à l'âge de 14 ans, en 1770, lors de son premier voyage en Italie, qu'apparaîtra le prénom d'Amadeo (traduction italienne de Gottlieb) qui deviendra vite Amadee puis Amadeus. Plus tard, il lui arrivera même d'inverser les lettres de son nom en signant Trazom, c'est-à-dire Mozart à l'envers. C'était le côté farceur du personnage.

Né à Salzbourg, oui, mais Mozart n'est, toutefois, pas un compositeur autrichien comme on a pu être tenté de le dire. Car Salzbourg est, en 1756, la capitale d'une principauté ecclésiastique indépendante placée sous la juridiction d'un prince-archevêque. C'était aussi le cas de Bonn, capitale de la principauté ecclésiastique de Cologne, Bonn où est né Beethoven. Mozart ne s'est d'ailleurs jamais revendiqué comme étant d'origine autrichienne, mais d'ascendance allemande. Et pourquoi s'est-il toujours considéré comme un compositeur allemand ?

Nous sommes au XVIII<sup>e</sup> siècle et le Saint Empire romain germanique, perpétuait encore l'idée de Charlemagne aspirant à l'union des états d'Europe dominés spirituellement et politiquement par l'Eglise catholique romaine, et chapeautés par un empereur.

Or, perdant son second qualificatif de romain, le Saint Empire germanique avait fini par rassembler quelque quatre cents états, politiquement et géographiquement fort disparates, avec, à leur tête, un empereur désigné par une assemblée de princes-électeurs. Et ce furent, dès le XV<sup>e</sup> siècle, les princes de la lignée des Habsbourg d'Autriche qui étaient empereurs d'Allemagne.

A l'époque de Mozart, François de Lorraine était empereur d'Allemagne, son épouse, Marie-Louise de Habsbourg étant archiduchesse d'Autriche et reine de Bohême. Or, Mozart se sentait plus proche d'une notion germanique de l'empire (et parce que l'allemand était la langue qu'on y véhiculait) et plus proche identitairement parlant, que de cette entité habsbourgeoise plus restrictive, en référence à l'empereur d'Autriche et au personnage impérial.

On sait que le Saint Empire germanique s'écroulera au lendemain de la Révolution française et des guerres napoléoniennes. Et c'est à ce moment là que la principauté de Salzbourg, enserrée dans le Saint Empire

germanique, sera rattachée à l'Autriche en tant que nation, en 1816, donc bien après la mort de Mozart.

### **La fausse thèse de l'assassinat**

Donc divergences sur l'état civil et sur la nationalité. Idem à la mort de Mozart. Vous avez souvent pu voir dans les dictionnaires, la reproduction d'une gravure d'un peintre nommé Vigneron datant des années 1850, représentant l'enterrement de Mozart. On y voit, entrant au cimetière, un corbillard conduit par deux croque-morts, sous un ciel menaçant et suivi seulement par un petit chien blanc.

Un tableau qui a suscité autant d'émoi que de culpabilité rétrospective. D'autant que le corps de Mozart avait été, dit-on, jeté à la fosse commune avec pour seuls témoins deux fossoyeurs, selon les récits.

D'abord, les obsèques de Mozart ont été célébrées dans une chapelle de la cathédrale de Vienne en présence de ceux qu'on appelait les hôtes funèbres, soit la famille, les amis, les officiels. Étant donné la situation financière précaire des époux Mozart, on conseilla à sa femme Constance, une cérémonie des moins chères possibles. Elle opta pour un enterrement de 3<sup>e</sup> classe, donc une inhumation, non pas dans une fosse commune comme on l'a déploré, mais dans un des seize compartiments d'une tombe communautaire au cimetière de Saint-Marx, dans les faubourgs de Vienne, à une heure de marche environ du centre de la ville.

Le cadavre n'était cependant pas celui d'un anonyme, car c'est un des fossoyeurs, Joseph Rothmayer, qui avait consciencieusement noté l'emplacement de la dépouille mortelle. Lors du remembrement du cimetière en 1801, le fossoyeur avait récupéré le crâne qu'il remit plus tard à un anatomiste viennois renommé lequel en fera don au Mozarteum de Salzbourg.

On a cru un moment que les bourrasques de pluie et de vent étaient les raisons pour lesquelles personne n'accompagna le convoi funèbre jusqu'au cimetière. Or, il n'y avait pas d'orage ce jour là et il ne tombait pas une pluie diluvienne, le relevé climatologique faisant état d'un temps doux, avec quelque brouillard et sans vent. Alors pourquoi n'y avait-il personne ?

Si ni famille ni amis n'ont accompagné Mozart à sa dernière demeure, c'est que, comme pour toutes les inhumations hors la ville, l'usage en était ainsi établi respectant les décrets impériaux qui interdisaient aux convois funèbres, l'accès aux faubourgs de Vienne en raison des risques d'épidémies qui sévissaient alors, dont le choléra. Un point qui méritait d'être éclairci.

Plus étranges encore furent les hypothèses émises après le décès de Mozart quant à la cause véritable de sa mort. Outre celles qui avançaient le diagnostic de la syphilis ayant rongé le corps du musicien qui aurait abusé des fredaines, d'aucuns se rangeaient derrière le verdict de son médecin, le docteur Closset qui, sur l'acte de décès, précisa qu'il avait succombé à une fièvre miliaire aiguë. (miliaire signifiant qui présente de nombreuses lésions)

### **Les soupçons d'empoisonnement**

Mais, bientôt, des rumeurs d'empoisonnement commencèrent à se répandre, car sur son lit de mort, le corps de Mozart, ses mains et ses jambes présentaient d'inquiétantes boursouflures. Mozart n'avait-il pas, quelques semaines avant de trépasser, été saisi par l'idée qu'on avait voulu le supprimer ?

« Je sais que je dois mourir, disait-il sur son lit de souffrances. On m'a donné de l'aqua tofana pour m'empoisonner et calculé l'instant précis de ma mort pour laquelle on m'a commandé un Requiem. Et c'est pour moi que je l'écris. »

Mozart en était d'autant plus persuadé qu'il ne connaissait pas le nom du commanditaire du Requiem dont le messager anonyme, un grand et mystérieux homme en gris, venait prendre des nouvelles de l'état d'avancement de l'ouvrage. On avait d'ailleurs entretenu longtemps le mystère de l'inconnu, jusqu'au jour où l'on sut que c'était un aristocrate fortuné, le baron von Walseeg zu Stuppach, qui l'avait commandé à Mozart pour honorer la mémoire de sa jeune épouse qui venait de mourir, et qui voulut ensuite faire deviner à ses invités le nom de l'auteur qui avait composé ce chef-d'œuvre, car il n'en voulait qu'un exemplaire unique, sans qu'on en ait prit la moindre copie. On a même prétendu qu'il s'en était attribué la paternité.

### **Un coup des Francs-Maçons ? Impossible !**

On avait aussi soutenu mordicus que Mozart avait été empoisonné par les francs-maçons à la suite de la composition de « La Flûte enchantée » parce que l'ouvrage livrait au public les signes secrets des loges. Accusation de pure fantaisie. La propre loge à laquelle Mozart appartenait alors, « Zur gekrönten Hoffnung », (A l'espérance couronnée), organisa d'ailleurs une tenue funèbre pour le compositeur et imprima sa cantate maçonnique K 623 qu'il avait composée juste avant sa mort.

### La pièce de Pouchkine...

Toutefois, pour en revenir aux supputations, les boursouflures parurent suspectes à l'entourage et à la famille de Mozart dont son fils aîné, le petit Carl Thomas Mozart. La rumeur enfla, mais faute de preuves, elle finit pas s'éteindre.

La théorie du poison sombra dans l'oubli, mais elle resurgit dans les années 1820, soit quelque trente ans après la mort de Mozart.

Et s'il avait été réellement empoisonné ? Par Antonio Saliéri par exemple ? On sait que Saliéri, qui jouait un rôle de tout premier plan à Vienne en sa qualité de compositeur officiel et d'intendant de la musique de la Cour impériale, était jaloux de Mozart. Encore que cette affirmation ait été, elle aussi, battue en brèche grâce à la récente biographie de Saliéri, due au musicologue allemand Volkmar Braunbehrens, déclarant sans ambages : « Saliéri n'eut jamais le moindre problème avec Mozart dans le domaine de la composition instrumentale. Il avait une admiration illimitée pour Mozart. Il est impossible qu'ils se soient considérés comme rivaux. D'ailleurs Saliéri avait chaudement félicité Mozart au soir d'une représentation de « La Flûte enchantée » où son compositeur l'avait emmené en calèche. » Saliéri était sans doute jaloux du génie de Mozart – et il aurait fallu être un homme Protée pour ne pas lui envier un don aussi exceptionnel – mais les deux hommes prenaient garde de respecter les bienséances.

Donc, selon le musicologue Braunbehrens, aucun document ne nous renseigne sur un éventuel complot de Saliéri contre un Mozart plus jeune que lui de six ans, ni d'une machination soi-disant ourdie par Saliéri pour retarder les représentations des « Noces de Figaro » de Mozart qui avait reçu l'aval de l'Empereur Joseph II.

Mieux, quand Saliéri, malade, reçut à son chevet peu avant sa mort en 1825, le compositeur et pianiste Ignace Moschelès, un élève de Beethoven, Saliéri lui avait donné sa « parole d'honneur » qu'il n'avait jamais empoisonné Mozart et que la « rumeur n'était que pure méchanceté ».

Toutefois, dans son délire, Saliéri s'était imaginé être coupable de la mort de son supposé rival et il voulait s'en confesser. Mais à ce moment-là, il divaguait complètement. Dès lors, la réputation de Saliéri ennemi juré de Mozart et assassin potentiel, a-t-elle été largement colportée par la rumeur publique et relayée par maints historiographes.

D'autant plus qu'on avait prétendu alors que c'était Saliéri lui-même qui avait terminé la composition du Requiem que Mozart n'avait pu achever, la mort ayant arrêté sa main, alors que ce sont ses élèves, Sussmayer,

Eybler et peut-être Freystädler qui ont complété les particelles et les parties manquantes de ce même « Requiem » inachevé.

Alors vous vous rendez compte du genre d'affirmations que l'on pouvait avancer. Toujours est-il qu'en ces mêmes années 1820, était représentée la pièce de théâtre de Pouchkine, « Mozart et Saliéri », à partir de laquelle le compositeur Rimski-Korsakov écrivit un opéra du même nom, représenté à Moscou en 1898.

Pouchkine, puis Rimski-Korsakov, y mettent en scène un Saliéri plongé dans une sombre méditation. Il a tout sacrifié à la musique et se rend compte de l'ingratitude du génie musical qui récompense un individu paresseux, frivole et sans jugement tel que Mozart. Alors Saliéri décide d'inviter Mozart à dîner chez lui et il lui verse du poison dans son vin. Quand Mozart, pris de malaise, succombe, Saliéri réalise l'inutilité de son geste. Les spectateurs croyaient ferme à ce scénario partout colporté.

### **... Et le film de Milos Forman**

Or, cela ne vous rappelle rien ? Souvenez-vous que, dans les années 1980, (plus précisément en 1984) la foule se pressait au Théâtre Marigny à Paris, pour voir la nouvelle pièce du dramaturge anglais Peter Shaffer, « Amadeus », dans laquelle Roman Polanski incarnait le jeune Mozart et François Périer le vieux Antonio Saliéri. C'était ni plus ni moins la pièce de Pouchkine que Peter Shaffer avait plus ou moins réécrite.

Et voilà que la thèse de l'empoisonnement réapparut de plus belle, d'autant qu'elle était ensuite reprise dans le film du même nom, au demeurant admirablement bien tourné par Milos Forman et dont le succès international fut immense et contribua certes, à la popularité de Mozart.

Une quasi-certitude s'installa à nouveau dans la conscience collective et chez le mélomane lambda, bien que les critiques musicaux n'avaient pas de mots assez durs pour flétrir cet odieux travestissement. On y voyait Mozart en joyeux hurluberlu, les cheveux en perruque dressés sur la tête à la manière des punks, éclatant d'un rire forcé et peu discret, d'un ton vulgaire et moqueur, s'esclaffant devant les personnages de l'aristocratie habsbourgeoise, un Mozart offrant une image superficielle, désinvolte et plutôt arrogante, alors que sa face tragique n'apparaissait nullement, le film accumulant de faux stéréotypes et mettant au premier plan, un Antonio Saliéri égrotaillant, remâchant son infortune et hanté par son geste criminel.

Alors, il s'est trouvé que, tout au long du tournage du film, un certain Roland Gelatt, de la firme cinématographique Thamès et Hudson, persuada le musicologue anglais Robbins-Landon dont j'ai parlé tout à l'heure,

d'écrire un livre fondé sur les documents historiques et basé sur les recherches contemporaines les plus pointues, afin de remettre en quelque sorte les pendules à l'heure. Robbins-Landon se basa tout simplement sur des analyses médicales et sur les conclusions des médecins ayant approfondi le cas Mozart. Il me les avait même envoyées par fax au journal au moment où sortait son livre.

### **Les maladies de Mozart**

Récusant le diagnostic de fièvre miliary aiguë du D' Closset qui avait soigné Mozart, les médecins ont, en fait, pu identifier avec précision non seulement la maladie finale mais celles dont Mozart était atteint depuis son enfance.

Il serait vain d'énumérer les virus, infections et autres maux dont souffrait le musicien, mais Robbins-Landon a pu affirmer dans son bouquin, que la nouvelle streptococcie que le compositeur contracta en assistant à une cérémonie maçonnique le 15 novembre 1791 alors que l'épidémie de choléra faisait des ravages dans tout Vienne, ne fit qu'exacerber le syndrome de Schönlein-Henoch qui avait frappé le musicien et l'insuffisance rénale qui se manifestaient par des accès de fièvre, de polyarthrite, de malaises, d'enflure des membres, de nausées et de purpura (petites hémorragies cutanées). Mais point de syphilis.

On fit subir à Mozart des saignées qui, pratiquées sur un corps faible, aggravèrent son état. Sa paralysie partielle était une hémiplégie due à une hémorragie cérébrale. Deux heures avant sa mort, il fut saisi de convulsions, ouvrit grands les yeux et retomba la tête tournée contre le mur selon les témoins. Une mort atroce. Mais point de trace de poison. La cause était entendue.

Les travaux musicologiques parallèlement menés permirent aussi de démentir certaines accusations portées contre l'épouse de Mozart, Constance Weber, que l'on disait femme sans cervelle et sans cœur, cupide, frivole et abandonnant son mari, alors qu'elle était complètement effondrée à son chevet et que les époux entretenaient une correspondance intime suivie, nourrie de leurs joies et de leurs peines et émaillée d'expressions sensibles. N'avait-elle pas tenté, au soir de son agonie, de se glisser dans le lit de Mozart pour attraper la même maladie qu'elle croyait contagieuse ?

On avait aussi dénigré le père de Mozart, Léopold, parce que leurs relations étaient parfois tendues, Léopold, compositeur lui aussi, qualifié d'orgueilleux, de prétentieux et de bougon, d'avaricieux, qui ne pensait qu'à exhiber son fils comme un petit animal de foire dans les salons musicaux d'Europe et à encaisser les bénéfices...

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

Alors qu'au contraire, il voulait le confronter très tôt aux musiciens de son temps et lui faire rencontrer les compositeurs de son époque.

### Premier Européen au Siècle des Lumières

Le vrai visage de Mozart apparut alors sous un tout autre angle et, bientôt, se profila aux yeux de tous, la silhouette d'un homme reconnu comme le plus grand génie de l'histoire de la musique, mais également comme le premier Européen au Siècle des Lumières.

En cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'équilibre européen se jouait entre l'Angleterre, la Prusse, la France, l'Autriche et la Russie. Et l'échiquier politique et social qu'il représentait était soumis à l'expression d'idées nouvelles et à leur propagation. Le Siècle des Lumières correspondait, vous le savez, à une forme de pensée et à une démarche philosophique inédite. L'homme sortait de sa minorité, c'est-à-dire de cette absence de raisonnement, d'entendement.

L'Europe pensante allait légiférer. On publia des édits de tolérance, on supprima l'usage de la torture, on abolira le servage, on développera les écoles, les universités, les théâtres. Et, dans les états germaniques, on désignera cette nouvelle pensée philosophique sous le nom d'Aufklärung.

C'est, je ne vous l'apprendrai pas, ce mouvement d'idées qui cherche à rendre l'individu plus responsable, plus constructif, plus adulte. Et c'est dans cet esprit de l'Aufklärung que le jeune Mozart va développer ses facultés créatrices.

Les princes régnants dont certains sont devenus ce que l'on a appelé des « despotes éclairés », ordonneront l'application de réformes tout en maintenant leur autorité centraliste : « Alles für das Volk, Nichts durch das Volk », (Tout pour le peuple, rien par le peuple) tel était le postulat de l'empereur Joseph II qui appréciait et soutenait Mozart.

Alors j'ouvrirai une petite parenthèse pour dire qu'on est bien loin des appréciations douteuses que de pourtant grands écrivains et compositeurs avaient émises à l'endroit de Mozart. Georges-Bernard Shaw estimait que Mozart n'avait ouvert aucune voie nouvelle ni fondé d'école, Stendhal que c'était un barbare romantique, Vincent d'Indy qualifiant son « Don Giovanni » d'œuvre théâtrale en recul sur l'art de Montsigny. J'en passe. De telles assertions peuvent faire frémir aujourd'hui. Heureusement, Sacha Guitry relevait le gant qui disait : « Quand on a entendu du Mozart, le silence qui suit est encore du Mozart. »

## Les voyages de Mozart

Alors je voudrais à présent vous retracer le parcours de Mozart l'Européen dont la stature s'est dessinée peu à peu au fil de ses pérégrinations.

Mozart a six ans lorsqu'il entreprend son premier voyage de claveciniste précoce et de compositeur. Ce déplacement initial débuté dès janvier 1762, conduit Léopold Mozart, son fils Wolfgang, sa sœur Marianne, que l'on surnomme la Nannerl, et de maman Mozart, à Munich, où le petit génie est présenté à la cour du prince électeur de Bavière, Maximilien III, lui-même joueur de viole de gambe ce qui facilite les contacts.

En septembre de la même année, la petite famille (sauf la maman qui est restée à la maison) reprendra la chaise de poste pour se rendre à Vienne via Passau et Linz. L'accueil de la cour au château de Schoenbrunn, où les Mozart sont reçus par l'impératrice Marie-Thérèse et reçoivent des cadeaux et des costumes, sera très chaleureux. Après avoir émerveillé les princes et les princesses par ses prouesses musicales, Wolfgang grimpera affectueusement sur les genoux de l'impératrice en lui demandant : « M'aimez-vous, m'aimez-vous bien ? », et, passant ses bras autour de son cou, lui donna quelques baisers. Mozart promet même à sa fille de cinq ans qu'il se marierait plus tard avec elle. Cette fille ? Marie-Antoinette, future reine de France, bien sûr.

Hélas, Wolfgang, déjà malade peu avant son premier voyage, attrape la variole au second, maladie dont les traces resteront marquées sur le visage de l'enfant. Ce qui oblige son père Léopold, à rebrousser chemin et à abandonner, au cours d'un long et onéreux séjour à Vienne, une grande part du pécule amassé au cours de la tournée. Plutôt fâcheux.

Après les triomphes de Vienne, ils iront à Presbourg, alors capitale de la Hongrie où Léopold achètera une calèche un peu mieux suspendue que les malles-poste, avant d'entreprendre leur premier grand périple vers le nord qui mènera toute la famille à Munich, Augsburg, Ulm, Ludwigsbourg, Mannheim, Schwetzingen, Francfort, Bonn, Aix-la-Chapelle, Liège, Bruxelles. Ils redescendront à Paris pour repartir à Londres. Et ils feront le voyage de retour par la Hollande. Un voyage qui durera près de trois ans.

A Versailles, le petit Wolfgang découvre les grands motets à la française de Campra, de Delalande, de Jean-Philippe Rameau. Il est présenté aux filles de Louis XV dont Madame Victoire, excellente claveciniste, pour laquelle Mozart écrira deux sonates. Il en composera deux autres pour M<sup>me</sup> de Tessé, dame d'honneur de la dauphine. Et ces quatre sonates seront éditées aussitôt. Elles portent les numéros de Koehler 6, 7, 8 et 9.



## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

Wolfgang étonnera son monde et toute l'élite intellectuelle parisienne ne tarira pas d'éloges sur l'enfant prodige. La fascination qu'exerce alors le petit génie va se muer en une sorte de pari sur l'avenir du jeune compositeur grâce à l'influence d'un personnage important.

### De Paris à Londres

Et ce personnage important est le baron Grimm, secrétaire du duc d'Orléans, ami de Diderot et de Jean-Jacques Rousseau, et dont la gazette qu'il imprime diffuse toutes les informations sur la vie intellectuelle et artistique de Paris.

Le baron Grimm introduit ses musiciens-voyageurs auprès du prince de Conti, de la marquise de Pompadour et, enfin, du roi Louis XV et de la reine. Il publie un article sur « l'extraordinaire phénomène qu'est Mozart, lequel compose avec une facilité merveilleuse sans même se servir du clavier ! », écrit-il. Mozart sera popularisé (on dirait aujourd'hui médiatisé) par cet homme faisant office de « public-relations » et presque d'impresario, et c'est grâce au soutien du baron Grimm que Mozart doit sa renommée parisienne et qui deviendra reconnaissance européenne. On ne parle plus de miracle, dans les salons cultivés, on parle déjà du grand compositeur qu'il sera plus tard. Et toutes les cours impériales et princières d'Europe en seront averties.

Le périple n'est pas terminé. Les Mozart se rendent ensuite à Londres. Utile aussi pour l'élargissement de son horizon esthétique, le séjour de quinze mois en Angleterre sera tout aussi fructueux. A telle enseigne que Léopold écrira à sa femme qui était rentrée plus tôt : « Ce que Wolfgang savait lorsque nous avons quitté Salzbourg ne représente que l'ombre de ce qu'il sait maintenant. Cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer. » Et d'ajouter que « la manière dont les souverains anglais, Georges III et Charlotte de Mecklembourg nous ont traités, nous ont fait oublier qu'ils étaient le roi et la reine d'Angleterre. » Consécration !

Wolfgang se produit dans les salons, compose ses premières symphonies, (que l'on appellera plus tard les symphonies londoniennes), rencontre Jean-Christophe Bach, le dernier des fils de Jean-Sébastien Bach. Il déchiffre à vue des partitions de Haendel, de Wagenseil qu'on lui soumet, il est mis en contact avec un castrat italien qui lui inculque les premiers éléments de l'écriture vocale selon une esthétique purement transalpine. On demande à Wolfgang de composer un chant d'amour, il l'exécute aussitôt, une aria animée, tout pareillement. Ce sera sa première approche de la musique vocale et d'opéra et c'est à Londres qu'il s'y frottera.

Mais l'heure du retour à Salzbourg a sonné. Léopold Mozart, qui a été terrassé par une grave maladie, s'en remet lentement et la famille passera le Channel, se retrouvera à Dunkerque, Lille, Gand, remontera à Anvers, La Haye, où les Mozart resteront six mois, six mois marqués par une production abondante de sonates, de divertissements et de symphonies. Les voyageurs mettront six mois encore pour rejoindre Salzbourg par Amsterdam où Wolfgang visitera les musées, Utrecht, Paris de nouveau, puis, descendront par la Bourgogne, la Suisse, Augsbourg, Munich.

### **La fibre européenne**

Tout au long de ces étapes, l'enfant aura été fêté comme un dieu. Cependant, de santé fragile, il tombe souvent malade. C'est, on s'en doute, un fatigant tour d'Europe pour le petit génie, mais ô combien enrichissant, entre la révélation des maîtres du clavier, l'italianisme de l'opéra-comique français de Montsigny, les formes de la musique instrumentale et symphonique auprès du Bach de Londres, de la musique dramatique d'un Italien du nord. Et c'est là-bas, à Londres, qu'il prit goût à l'opéra. Alors on comprend qu'au parcours de cette grande boucle à travers l'Europe occidentale, Mozart ait acquis cette fibre européenne.

Et l'on peut dire qu'il n'y a pas, à cette époque, de compositeur de cette envergure qui ait autant voyagé que Mozart, et même si l'on additionne les séjours de Haendel ou de Haydn à Londres ou de Bach limités au territoire germanique.

Au retour de Mozart à Salzbourg, le prince-archevêque lui commande un opéra de carême en allemand sur le thème « Le devoir du premier commandement », puis Mozart écrit pour le collègue des bénédictins un petit opéra en latin « Apollon et Hyacinthus » ainsi que son premier opéra-bouffe en italien « La Finta semplice » (La fausse simplette) et le singspiel allemand « Bastien et Bastienne ». Mozart a treize ans seulement.

### **Les trois voyages d'Italie**

Or, un autre voyage l'attend, qui le conduira vers le sud où l'appel ultramontain se fera de plus en plus pressant. Cette fois il part seul avec son père qui avait obtenu une nouvelle autorisation de voyage du bienveillant prince-archevêque Sigismund von Schrattenbach auprès duquel il occupait les fonctions de kappelmeister. Il retournera trois fois en Italie selon le même trajet, par Innsbruck, Vérone, Mantoue, Crémone, jusqu'à Milan, puis descend de Bologne à Florence, et jusqu'à Naples.

Mais avant, il fera étape à Rome où Mozart accomplira un exploit qui fera sa célébrité en transcrivant de mémoire le fameux « Miserere » d'Allegri à neuf voix, et qu'il n'avait entendu qu'une seule fois auparavant à la Chapelle Sixtine.

Le Père Martini lui enseignera l'art des anciens polyphonistes et l'initiera à la musique sacrée, tandis que Sammartini lui révélera l'art de la symphonie à l'italienne.

Mozart forgera durant son périple transalpin, sa plume de compositeur lyrique et écrira son premier grand opéra-séria, « Mithridate ré di Ponte » (Mithridate, roi du Pont), qui obtiendra, à Milan, un succès foudroyant. Il sera admis à l'Académie philharmonique de Bologne, puis à celle de Vérone, sera reçu, à Rome, par le pape Clément XIV où il sera fait, à 14 ans, Chevalier de l'Eperon d'or.

Imagine-t-on ce que représente pour Mozart, qui n'a jamais fait comme on dit ses « humanités », la concentration nécessaire à la compréhension, en italien, de l'histoire gréco-romaine et de la mythologie qu'il va devoir, sur un texte écrit dans cette langue par le librettiste Métastase, traduire en musique, comme c'est le cas pour « Mithridate ».

Car il lui faut jongler avec les paroles mises en récitatifs, en vocalises, en traits de bravoure et de virtuosité. On est en Italie ne l'oublions pas, pays du bel canto ! Mozart va aussi devoir se plier à la volonté des castrats tout puissants et parfois imbus de leur personne et leur tailler un air sur mesure, attendre le bon vouloir des prima donna qui font un peu la loi en matière d'opéra et qui bénéficient d'un prestige considérable. Car, en Italie, les chanteurs passent bien avant les compositeurs, évidemment.

Il faut également à Mozart écrire la partition d'orchestre de cet opéra « Mithridate » pour une formation relativement importante comme celle de Milan, puis la diriger, ce qu'il faisait depuis son clavier et non depuis un pupitre de chef d'orchestre comme le film Amadeus l'a montré en copiant un peu sur le très doué Roberto Benzi en culottes courtes que l'on voyait dans le film « Prélude à la gloire ».

On imagine donc les facultés d'adaptation et les capacités musicales et intellectuelles que doit rassembler le jeune compositeur de quatorze ans sur lequel s'exerce, vous l'imaginez, une pression incessante de tout son entourage, qu'il soit artistique ou issu de l'aristocratie.

L'euro-péanisme chez Mozart se nourrit bien évidemment de ces contacts et de ces expériences sur ce terrain parfois agité de l'opéra, et qui est bien différent, vous vous en doutez, de celui de la musique symphonique, religieuse ou de la musique de chambre.

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

« Viva il maestro, viva il maestrino » crie-on, des loges et des balcons du théâtre, à l'endroit de celui que les Milanais appelleront « Il Signor Cavaliere Filharmonico ».

Il retournera deux fois encore en Italie car les commandes d'opéras affluent. « Ascanio in Alba » sera joué au mariage de l'archiduc Ferdinand. Et l'on peut dire que le dernier séjour à Milan où Mozart produira « Lucio Silla », marquera, en 1773, le terme, en quelque sorte, d'une période d'enfance et d'adolescence glorieuse et féconde puisqu'il aura composé, à l'aube de ses 17 ans, 23 sonates, 5 concertos, 16 quatuors, 34 symphonies, 9 messes, 3 oratorios, 7 opéras soit près de 100 opus sur les 626.

### Quitter Salzbourg

C'est alors que Mozart, rentré à Salzbourg, va, tout à coup, se trouver aux prises avec des difficultés qu'il n'avait pas imaginées et dont il n'avait guère eu le souci jusqu'à ce jour. Obstacles matériels, douleurs morales, problèmes de santé, déboires sentimentaux, incompréhension de son entourage, deuil familial.

Le brave archevêque Sigismond von Schrattenbach meurt et Mozart aura maille à partir avec son intraitable successeur, Hieronimus Colloredo qui le traite comme le dernier des valets. Dès lors, Mozart n'aura qu'une hâte, quitter sa ville natale qui n'offrait plus pour lui qu'un bien relatif intérêt artistique.

Heureusement, son père est là, qui l'épaule et souhaite pour son fils, une position plus brillante et plus en rapport avec ses capacités, que celle, mal payée, de « Hofkonzertmeister » qui lui est offerte, dans un milieu artistique mieux accordé à ses possibilités que celui de Salzbourg, une ville qu'il commence à haïr parce que trop provinciale et trop petite bourgeoise, où il ne trouvera plus de débouchés, où il piétinera sans espoir de commandes d'œuvres nouvelles.

C'est alors qu'à nouveau, Léopold Mozart décide de retourner à Vienne avec son fils, dans l'espoir de trouver au jeune compositeur, un emploi à la hauteur de son talent. Espoir vite déçu. Les portes se ferment. Amour-propre blessé. Seule satisfaction pour Wolfgang, sa rencontre avec Joseph Haydn, de vingt-quatre ans son aîné, et avec lequel il nouera une amitié indéfectible.

Mozart piétine. Salzbourg est devenu trop petit, il y étouffe. C'est alors que lui vient, de Munich, la commande d'un opéra-bouffe, « La Finta giardiniera » (La fausse jardinière) destiné au Théâtre de la Cour de Bavière. C'est un succès inattendu. Hélas il sera éphémère.

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

Wolfgang revient à Salzbourg où ses rapports seront de plus en plus tendus avec le prince-archevêque qui lui reproche sa trop grande indépendance, ses velléités de voyages qui ne riment à rien selon lui. Ce sera la rupture. Sa démission est acceptée sans délai mais non sans discussions.

### **Mannheim et la Mannheimer Schule**

Si Mozart ne trouve rien ailleurs, il est perdu. Un nouveau périple s'impose. Tandis que son père est retenu par ses obligations musicales à la cour de Salzbourg, c'est avec sa mère qu'il s'en va, nourrissant le ferme espoir de trouver ailleurs, le poste stable qu'il convoite.

Aussi est-ce, avant Paris de nouveau, vers Mannheim que les voyageurs dirigent leurs pas, Mannheim qui était devenue une sorte de capitale de la musique instrumentale depuis que Johann Stamitz, avec Richter et Cannabich y avaient formé l'admirable école symphonique où ils ont développé la musique d'orchestre.

Ce sera l'Ecole de Mannheim, la Mannheimer Schule, point focal vers lequel convergent les regards de tous les instrumentistes d'Europe. Avec ses meilleurs musiciens, Mannheim était devenu alors le creuset de la création contemporaine, comme le seraient aujourd'hui Darmstadt ou Donaueschingen.

Pour Mozart, Mannheim sera la révélation d'une autre forme de la culture européenne dans laquelle il va s'immerger. Dans cet orchestre où la clarinette fait son apparition et où les bois et les cuivres sont plus nombreux, chaque instrumentiste est une sorte de virtuose et la discipline d'ensemble y est parfaite. D'aucuns comparaient même l'orchestre de Mannheim à une armée de généraux. Cette haute qualité technique permettait une richesse d'exécution exceptionnelle que Mozart n'avait encore jamais imaginée.

Il eut aimé, bien évidemment, un poste à Mannheim où le prince-électeur venait de faire construire un opéra national. Il se voyait déjà composer un opéra allemand, car il nourrissait alors l'idée de contribuer au développement de l'opéra écrit dans sa langue vernaculaire. Malheureusement, aucun débouché ne se profile à l'horizon, bien que Mozart ait eu l'occasion de fréquenter des personnalités avec lesquelles il se trouvera en bonne intelligence et où il développera ses sentiments d'humaniste. Car, c'est à Mannheim qu'il sera pour la première fois, en contact avec les membres de loges maçonniques et plus particulièrement avec Otto von Gemmingen, philosophe allemand, chambellan palatin, et qui appartenait alors à la loge « Zur Wohltätigkeit », c.à.d. « A la bienfaisance ». Mais cela ne lui donne aucun emploi.

Par contre, c'est à Mannheim que le cœur de Mozart va s'enflammer pour la première fois – il a vingt-et-un ans – pour une jeune cantatrice qui en a dix-sept, Aloysia Weber, pour laquelle il écrira des airs de concert qui vaudront à la belle une jolie renommée sans que pour autant la passion de Mozart soit payée de retour. Or, Wolfgang s'était attaché à la famille Weber dont le père, Fridolin Weber, était souffleur au théâtre et qui avait plusieurs filles, dont Constance qu'épousera plus tard le compositeur.

Ces liens étroits noués par Mozart avec la famille Weber, entraîneront, fatalement, un refroidissement des relations entre le fils et son père. Car l'ambition de Léopold ne s'accommodait guère du coup de foudre de son fils pour une chanteuse, si jolie et si douée soit-elle, et moins encore d'un projet d'union avec une personne d'un milieu social qu'il qualifiait d'aussi modeste. Léopold avait sa fierté et sa distance.

### **Wolfgang et sa mère : second voyage à Paris**

Wolfgang et sa mère quittent Mannheim pour Paris l'année suivante, en 1778. Pourtant, et malgré toutes les espérances nourries, les six mois que le musicien va passer dans la capitale française seront entachés de déconvenues, de déceptions, d'humiliation. Mozart, qui n'est plus l'enfant prodige admiré autrefois dans les salons de Versailles, se heurtera à l'indifférence et à l'ingratitude des Parisiens dont les mentalités ont changé.

Si Mozart sympathise avec le compositeur Gossec, avec le chorégraphe Noverre, il se brouillera avec ces « Français qui sont et resteront des ânes et qui ne sont capables de rien », écrit-il à son père resté à Salzbourg, et qui le considèrent encore comme un débutant.

Même le baron Grimm le laissera tomber, qui écrira une lettre à Léopold Mozart pour lui demander de rapatrier son fils car, selon lui, « il est peu actif, trop confiant, trop aisé à attraper, trop peu occupé des moyens qui peuvent conduire à la fortune. » Lui, Mozart, qui, à Paris, se revendiquait tout simplement comme « un honnête compositeur allemand. »

Comble de malheur, la mère de Mozart tombe malade durant ce second séjour à Paris, victime d'une affreuse grippe de laquelle la malheureuse ne survivra pas. On l'entermera au cimetière parisien de Saint-Eustache. Mozart est désemparé. Son père, à qui il apprend, par lettre, la triste nouvelle, lui demande de rentrer au plus tôt. Même le féroce Colloredo accepterait, malgré tout, de le reprendre à son service, en dépit de ses démêlés antérieurs.

Grandeur d'un génie, misère d'un petit valet. Il a vingt-deux ans. De Paris, Mozart reviendra seul à Salzbourg, par une diligence à petite vitesse que lui a commandé le baron Grimm parce que c'était moins cher. Oui, mais une diligence qui mettra huit jours pour relier Paris à Nancy où il séjournera une semaine. Dans une autre lettre, Wolfgang se plaint du fait que la calèche partait tous les jours à trois heures du matin, ce qui l'empêchait de dormir.

### Il aimait Nancy

Pourtant, son séjour à Nancy ne lui déplaira pas : « Je crois que si j'étais connu ici, j'aimerais y rester car Nancy est véritablement charmante avec ses belles maisons, ses rues larges et ses places superbes », écrit-il à son père, les qualificatifs qu'il emploie figurant en français dans le texte rédigé bien évidemment en allemand. Mais il semble bien que son passage à Nancy la Ducale soit passé inaperçu (le bon roi Stanislas était mort depuis douze ans) car il ne dit pas s'y être produit en concert ni avoir rencontré du monde dans les milieux musicaux de la chapelle du duc de Lorraine.

Cependant, il apparaît, selon l'itinéraire reconstitué, que l'attelage qui se déplaçait par étapes soit passé par Dieuze, puis par le chemin des messageries de Moyenvic, vers la région de Sarrebourg. Et l'on a pu établir que c'est dans ces moments-là que Mozart avait conçu une sonate pour piano avant d'arriver dans la capitale alsacienne où il sera reçu chaleureusement.

Après Strasbourg, Mozart s'arrête à nouveau à Mannheim, puis à Munich où il revoit Aloysia Weber qui lui témoigne la plus cruelle froideur, et c'est dans un piteux état moral que Mozart retrouvera Salzbourg, la ville détestée, au début de l'année 1779. Il vient d'avoir vingt-trois ans.

Et l'on peut dire qu'arrivé à ce stade de son existence (on n'imagine guère qu'il n'a plus que douze ans à vivre) Mozart va opérer une espèce de grande récapitulation de toutes ses expériences, de tous ses acquis musicaux et culturels, engrangés au fil de ses grands périple. Si le dernier voyage fut, sous certains aspects, décevant, il tirera profit des réflexions qu'il lui aura inspirées.

Il s'est frotté à maintes idées nouvelles, il aura côtoyé des personnalités musicales intéressantes, il aura entendu les meilleurs orchestres d'Europe, assisté à tous les opéras nouveaux, aura témoigné de son goût pour l'opéra allemand, développé le singspiel, un genre nouveau qui est à mettre en parallèle avec l'opéra-buffa italien ou avec l'opéra-comique français.

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

Il aura aussi pris conscience qu'il est des lieux, comme en Angleterre, où la vie musicale n'était pas inféodée aux cours princières ou épiscopales comme c'était le cas en Allemagne ou en France. Et c'est à partir de ce moment là que ses idées de musicien indépendant mûrissent en lui.

C'était aussi son dernier grand périple, hormis les voyages plus brefs, qu'il fera à Vienne, à Prague ou à Munich. A Munich, la commande d'« Idoménée » arrive à point nommé. De cet opéra-séria, il fera une œuvre de synthèse, dans la lignée de la tragédie lyrique française, en en gommant les stéréotypes, et en lui conférant un nouveau style alliant l'opéra baroque rigide et l'opéra plus subjectif et plus explorateur d'idées.

Son vocabulaire utilise aussi bien les éléments italiens, français qu'allemands. Oui, il a assimilé ce cosmopolitisme culturel pris dans le bon sens du terme, et opéré une synthèse de tous les éléments stylistiques moissonnés à travers les pays d'Europe. Il en aura traversé huit.

### **Mozart s'installe à Vienne**

En 1781, Mozart s'installe à Vienne sans toutefois avoir rompu avec Salzbourg où il ne veut plus être « celui qui mange à la table des domestiques », comme il l'écrit. Il refuse de retourner dans le giron du prince-archevêque qui l'a traité de gamin et de dévoyé. Il refuse, oui. Mais il lui faudra poser à nouveau sa démission. Et tout ceci se terminera très mal. Le temps n'est plus, heureusement, où le prince pouvait mettre son kappelmeister en prison parce qu'il voulait le quitter comme c'est arrivé à Jean-Sébastien Bach à la cour de Weimar lorsqu'il demanda le poste d'organiste et de cantor de Leipzig.

Ici, à Salzbourg, Colloredo ne veut pas recevoir le musicien. Et c'est, au terme d'une vive altercation avec son intendant, que celui-ci mettra Mozart à la porte en lui bottant les fesses. Incroyable mais vrai. Grandeur d'un génie, mesquinerie de monarque. Là encore les deux extrêmes se côtoient.

Or, par son geste téméraire, Mozart, instaurait une sorte de nouveau statut de musicien. Il devenait un des tout premiers compositeurs libres de l'histoire de la musique. Libre, certes, il donnait des concerts en souscription, il composait selon les commandes qui lui étaient rémunérées.

Mais il n'existait pas encore de loi régissant les droits des auteurs, seul Beaumarchais ayant lancé une société, ancêtre de la SACEM, mais



## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

dont l'existence juridique ne sera reconnue qu'en 1791, année de la mort de Mozart. Cruelle ironie du sort. Dois-je ajouter qu'aujourd'hui, Mozart toucherait vingt millions de dollars de droit d'auteur par an, alors qu'il termina sa vie criblé de dettes ! Mais il faut ajouter aussi qu'il était dépensier et qu'il aimait mener un large train de vie.

Or, Mozart est à Vienne, c'est le plus important. Vienne où règne l'empereur Joseph II, ce monarque éclairé que Mozart respecte car il gouverne et participe de cet esprit et de ce climat propre à l'*Aufklärung* qui lui vaudra la reconnaissance de l'*intelligentia* autrichienne.

Auteur de 6 000 décrets de réforme, Joseph II n'avait-il pas aboli la torture judiciaire, réorganisé la justice, instauré la scolarisation, proclamé l'édit de tolérance religieuse entre luthériens et chrétiens orthodoxes, instauré le mariage civil ?...

Ouvert aux progrès scientifiques, Joseph II était aussi protecteur des arts et pratiquait la musique dans les concerts familiaux. Mozart participera activement à la vie musicale viennoise où seront bientôt autorisés des saisons de concerts hebdomadaires en dehors des manifestations musicales propres à la cour impériale. Il s'appuie ainsi sur le modèle des capitales qu'il avait traversées. Là aussi, c'est la marque de Mozart l'Européen que l'on peut y voir.

Son rêve enfin se réalise. On lui commande un opéra allemand, « *Die Entführung auf dem Serail* » (L'enlèvement au sérail) dont l'héroïne principale se prénomme Konstanze, prénom de Constance Weber qu'il se prépare à épouser contre l'avis de son père, Léopold. On imagine là aussi, la distance qui va séparer momentanément les deux hommes sur le plan affectif. Et cependant, la fougue amoureuse qui habite Wolfgang se retrouve dans la jeunesse bondissante de la musique de l'ouvrage qui a pour thème la libération d'un être cher et que l'on soustrait à l'esclavage. Tout un symbole. Et cet ouvrage puise aussi sa philosophie dans la pensée de l'écrivain allemand Lessing puisqu'il est au cœur des préoccupations philosophiques du moment, et qui sont la tolérance, la clémence, le respect des autres, la bienfaisance, la sagesse, bref, le bonheur comme pierre angulaire de la société nouvelle.

Mais c'est encore Goethe qui saluera le mieux l'événement en s'inclinant devant le succès de l'œuvre : « Tous les efforts que nous faisons pour exprimer le fond des choses devinrent inutiles au lendemain de l'Enlèvement au sérail qui nous dominait tous ». Eloquent aveu du grand humaniste. Tout ceci allait donc dans le sens des aspirations de Mozart qu'il traduira désormais dans ses œuvres ultérieures.

### **Membre de la loge « La Bienfaisance »**

Et ces sentiments de fraternité, d'égalité, de liberté qui se développent ici et là et qui se profilent en filigrane, avant même les éléments annonciateurs de la Révolution française, Mozart en réalisera une manière de pratique et d'accomplissement, en se faisant initier par Otto von Gemmingen, le philosophe allemand qu'il avait rencontré à Mannheim, nous l'avons dit, au sein de la loge maçonnique « La Bienfaisance ». C'était en 1784.

Il y côtoie des personnalités intellectuelles de l'aristocratie, des princes et des comtes éclairés, proches de Joseph II (qui, lui, n'était pas franc-maçon) et en particulier le conseiller impérial Sonnenfels ou le directeur de la Bibliothèque impériale, le baron Gottfried von Swieten, protecteur et ami de Mozart.

La démarche de Mozart qui est d'ordre spirituel autant qu'humaniste mais dénuée de caractère politique, semblait aller de soi, d'autant que la franc-maçonnerie s'était largement répandue à Vienne (il en existait soixante-huit loges différentes en 1784) depuis que le père de l'empereur, François de Lorraine, lui-même franc-maçon initié en 1731, avait refusé d'obéir à la bulle d'excommunication du pape Benoît XIV en 1751. Mozart avait choisi le courant rationaliste de la franc-maçonnerie, le moins ésotérique, et il se sentait bien au sein de cette famille spirituelle qui lui semblait la plus proche de la philosophie du Siècle des Lumières.

Ainsi, aux voyages à travers l'Europe du musicien Mozart, s'ajoute cet autre voyage qui, selon l'esprit maçonnique, permet de passer de l'ombre à la lumière, un voyage intérieur qui est celui des francs-maçons. Et leur vocation n'était-elle pas, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de répandre les idées de l'Aufklärung ?

Mozart était un franc-maçon respectueux des rites et dévoué à sa loge pour laquelle il composa maints ouvrages : « La Mauerfreude » et sa dernière œuvre datée du 15 novembre 1791, trois semaines avant sa mort : « La petite cantate maçonnique » dont il en dirigera lui-même la première exécution à la loge de « L'Espérance nouvellement couronnée » le 18 novembre 1791 et qui porte le nom d'« Eloge de l'amitié ». Autre généreux symbole.

Et il est à remarquer que, dans toutes ses musiques maçonniques dont la cantate funèbre Koechel 477, Mozart fait entrevoir une vision sereine de la mort, acceptée et dépassée, conduisant à la renaissance dans un univers de lumière.

Et ses certitudes s'expriment au travers de plusieurs lettres dont celle d'avril 1787 à son père, Léopold, au seuil du trépas, et qui était devenu, lui aussi, franc-maçon : « Comme la mort est le vrai but final de la vie, je me

suis tellement familiarisé à cette véritable et excellente amie de l'homme, que son image n'a plus rien d'effrayant pour moi, mais est, au contraire, tout à fait apaisante et réconfortante. » Et Wolfgang d'ajouter : « Je rends grâce à Dieu de m'avoir accordé ce bonheur », preuve s'il en était que Mozart, qui écrivit maintes œuvres religieuses même s'il n'était pas pratiquant et n'avait aucune affinité avec le monde ecclésiastique et le sacerdoce, était resté fidèle à la doctrine chrétienne dans laquelle il avait été élevé et qu'il n'estimait pas incompatible avec un idéal franc-maçon.

### **Le triomphe des « Noces de Figaro »**

Dès l'année 1785, la popularité de Mozart grandira à Vienne. Mais c'est l'année suivante, 1786, année de la création des « Noces de Figaro », que Mozart va démontrer toute son ingéniosité à capter et à utiliser à son profit la rapidité avec laquelle les échanges artistiques et culturels se développent entre la France, l'Allemagne et l'Italie, et qui situent bien la portée européenne d'un ouvrage qui secoua les milieux princiers et aristocratiques européens.

Il y eut d'abord, la comédie en français de Beaumarchais : « Le Mariage de Figaro » dont Louis XVI avait interdit la représentation car il considérait la pièce comme un outrage aux bonnes mœurs.

Jugez-en. Avant les noces de la soubrette Suzanne, femme de chambre de la comtesse Almaviva avec le valet Figaro, son maître, le comte Almaviva veut la mettre dans son lit, droit de cuissage oblige. Or, les deux serviteurs avec l'appui de la comtesse, vont déjouer les visées du comte. Ce sont donc les valets qui mènent la danse car ils sont rusés et intelligents alors que le comte est plutôt naïf et balourd. C'est l'inversion des rôles, l'inversion des pouvoirs. D'autant que Figaro en rajoute sur le compte des aristos et du droit régalien.

La pièce est quand même jouée à Paris après de longs palabres, mais aussi à Londres, à Varsovie et à La Haye. En Allemagne, Mozart se procure une traduction de la pièce de Beaumarchais en allemand. Il est emballé par sa lecture. Aussi cherche-t-il un librettiste en vue d'adapter la comédie à l'opéra. Un nouvel opéra allemand ?

### **Où Mozart devance Beaumarchais**

Pas évident du tout. Car la censure autrichienne interdisait les représentations de la pièce parlée en allemand à Vienne. Futé, Mozart contacte alors le célèbre librettiste italien, l'abbé Lorenzo Da Ponte, qui accepte

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

aussitôt de tailler, au goût de Mozart, un livret dans la langue de Dante. C'est ainsi que la comédie française de Beaumarchais deviendra l'opéra « Le Nozze di Figaro » en italien. Vent de fronde, cabales, hourvaris saluent la première représentation. Les nobles et les gens de haut rang désapprouvent le spectacle. Mais le public, lui, applaudit à tout rompre. Car il lui apparaît aussitôt que la vigueur audacieuse de la musique, amplifie encore ce que le texte suggère.

Aussi, l'Empereur Joseph II s'émeut-il de ce triomphe inattendu contre lequel il ne peut rien. Il sera toutefois obligé de réglementer le nombre des airs réclamés en « bis » par la foule, car, autrement, l'opéra serait interminable et on risquerait les échauffourées à la sortie.

Et l'on peut dire, qu'en cela, Mozart devance d'une petite longueur Beaumarchais par la pensée, puisqu'il met en exergue la reconnaissance de la dignité humaine ainsi que la réflexion dont peut être capable tout être pensant en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'homme ne pouvant être défini non plus selon le rang qu'il occupe dans la société, mais par la valeur que dégage sa propre personnalité.

C'est un bouleversement total des mentalités qui se dessinait alors. On ne pouvait illustrer plus intelligemment le postulat de Lessing et de l'Aufklärung, et, au delà, la marche en avant de la société européenne tout entière en ce quatrième quart du Siècle des Lumières.

Le succès de Vienne se reproduit à Prague et le triomphe des « Noces de Figaro » rappelait aux Praguois, celui de « L'enlèvement au sérail » avant que la capitale de la Bohême commande à Mozart son « Don Giovanni ». Et là c'est une autre histoire européenne qui va se répandre comme une traînée de poudre.

### **De Don Juan à la Flûte enchantée**

Déboulée d'Espagne, la pièce de Tirso de Molina « Le Burlador de Sevilla », (Le Barbier de Séville) écrite au siècle précédent où elle avait été saisie au bond par Molière qui en fera son « Don Juan », va inspirer maints compositeurs allemands et italiens en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en raison de sa trame moralisatrice. Et cette trame moralisatrice est extrapolée ici par Mozart et son librettiste Da Ponte, l'infâme séducteur sans foi ni loi qu'est Don Juan étant jeté aux enfers par la main d'un Commandeur surgi de sa tombe.

Alors c'est, là aussi, une sorte d'extension vers l'universalité que recèle le message de cet opéra créé trois ans avant la mort de Wolfgang,

lequel va entrer dans sa période de créativité à la fois la plus féconde et en même temps la plus dramatique.

### **1791 : année tragique**

Il vient de perdre son père, Léopold, puis un ami très proche, le comte Hatzfeld. Ses dettes s'accroissent, donnant lieu à des lettres pathétiques à ceux auxquels il est obligé d'emprunter. Son cher empereur Joseph II qui avait beaucoup d'estime pour lui, disparaît à son tour. L'épouse de Mozart, Constance, souvent en cure thermale car de santé fragile, accouche de son quatrième enfant, une fille, qui décédera six mois plus tard. Le nouvel empereur Léopold II, confronté aux turbulences politiques qui provoqueront une véritable déflagration à travers l'Europe, est beaucoup plus méfiant. Il va congédier le librettiste Lorenzo Da Ponte en raison de ses idées trop avancées. Mozart est sur la touche. Il n'est pas convié à Francfort aux cérémonies intronisant Léopold II le nouvel empereur. Il s'y rend quand même mais sera écarté des rangées officielles. Humiliant. Il écrit à sa femme : « Si on pouvait voir dans mon cœur, j'en rougirais. » Il est dans le même état dépressif qu'en 1778 à son retour de Paris.

Les nouvelles de France font trembler les empires et bientôt, les loges maçonniques vont être surveillées de très près. Les raisons du danger que couraient les maçons d'Autriche ou de Bohême étaient leurs liens supposés avec le jacobinisme et les nombreux chefs de file des mouvements républicains issus de la Révolution française et qui étaient des francs-maçons. Ils étaient supposés contaminer les loges autrichiennes dont les membres étaient des aristocrates, princes, comtes, barons, dont le prince Lichnovski qui emploiera plus tard Beethoven, ainsi que des juges, des financiers, des gens de haut rang. Il y avait aussi les loges secrètes, dont celle des Illuminés dont le baron Gottfried van Swieten, l'ami de Mozart, était un des initiateurs. On s'est rendu compte après coup du danger que courait Mozart en ces moments ultimes de son existence.

A Vienne, le nouvel empereur finira par supprimer la moitié des loges dans les années qui viennent. De hauts personnages seront suspendus de leur emploi tel le baron von Swieten, le protecteur de Mozart, membre, à ce moment là, de la loge « A l'espérance couronnée ».

La Révolution française avait éclaté depuis deux ans et ce sera bientôt la « Hochmittelnacht », le plein minuit de la franc-maçonnerie viennoise qui disparaîtra totalement dans les années suivant la mort de Mozart. En 1793 par exemple, la pression sur les francs-maçons était devenue de plus en plus sévère. Des jacobins viennois furent pendus pour haute trahison et le nouvel et jeune empereur François II, succédant à Léopold, mort au terme de deux ans de règne, avait interdit, en 1795, la totalité des loges.

## **La créativité ultime**

Et cependant, en ces mois ultimes de l'existence de Mozart, l'énergie et la créativité du compositeur semblaient s'être décuplées, et surtout en cette année 1791 où il composa simultanément, outre des œuvres concertantes et des œuvres maçonniques, trois ouvrages considérables : l'opéra « La Clémence de Titus » commandé à Mozart pour le couronnement, à Prague, de Léopold II en sa qualité de roi de Bohême, « La Flûte enchantée » et le « Requiem », qui s'arrête au « Lacrymosa », Mozart laissant tomber sa plume quelques semaines avant d'agoniser sur son lit de souffrances.

« La Clémence de Titus » était un opéra de circonstance. Mais cet opéra-séria ne sera pas conçu dans l'esprit d'un retour aux anciennes formes de l'opéra baroque, car Mozart y intégrera dans la dramaturgie, davantage que le geste magnanime de l'empereur Titus qui pardonne les trahisons de son entourage, mais façonnera des personnages à la recherche de leur propre vérité, de leur propre identité, et où chacun deviendra plus tolérant, plus bienveillant, plus attentif, plus aimant. C'est le message que délivre cet opéra.

## **Message universel**

« La Flûte enchantée » en délivre-t-elle un autre ? Oui, et plus universel encore. Il peut se résumer à une vaste quête en vue de l'accomplissement de l'être humain. Dans le cadre d'une Egypte de légende, à la fois naïve, comique et profonde, vont se dérouler parallèlement deux initiations complémentaires : celle de l'homme et celle de la femme.

Le premier est personnifié par le prince Tamino qui, parti à la recherche du royaume féminin de la nuit, aboutira aux portes du royaume du jour. Tandis que la femme issue du royaume des ténèbres, rejoindra l'homme au royaume du soleil. Pamina, fille de la reine de la nuit y est arrachée par le grand prêtre Sarastro, et méritera, en subissant avec succès les mêmes épreuves rituelles que l'homme (épreuve de la terre, de l'air, de l'eau et du feu) d'accéder à ses côtés, à la dignité suprême, tandis que disparaîtra à jamais le royaume de la nuit.

Ces quatre étapes, découlant de la cosmogonie antique où domine la présence constante des quatre éléments d'Aristote, suivent l'agencement des épreuves que l'on peut reconnaître dans les rites traditionnels de la franc-maçonnerie, dont les signes symboliques se retrouvent dans la musique : structures par trois, tonalités de mi bémol majeur avec trois

bémols à la clé, Ainsi que dans le décor, le livret ou la dramaturgie : pyramide égyptienne, numérologie, étoile à cinq branches, personnages allant par trois, etc.

Toutefois, « La Flûte enchantée » n'est pas un opéra maçonnique dans le sens où l'on entend par musique maçonnique celle que Mozart a écrite pour les travaux ou les cérémonies des loges. Mais tous les signes cachés et toutes les intentions symboliques que l'opéra dégage, amplifient les intentions générales que Mozart avait déjà exprimées et qui sont la fraternité, l'amour de la connaissance, le courage, la valeur individuelle de l'être humain, sa quête du bonheur pour lui-même et pour tous.

C'est en ce sens que « La Flûte enchantée », reflet des idées généreuses du XVIII<sup>e</sup> siècle, parcourt ce chemin que tracent les philosophes, qui va des Ténèbres de l'ignorance à la Lumière du savoir et de la fraternité humaine.

Et, dans le cas présent, l'homme et la femme n'atteindront la perfection de leur amour qu'au prix d'une quête profonde de la vérité. C'est toute la question de l'accomplissement de l'être humain qui est ici posée, une thématique récurrente chez Mozart. Or, l'ouvrage, tant dans son texte que dans sa musique, est si représentatif de ce moment de l'histoire, de la pensée et des arts, qu'il appartient déjà au grand tempo universel.

### **Des espoirs brisés**

A ce stade crucial de son existence, Mozart souffrait certes, de sa maladie et il en était conscient. Mais, contrairement à ce que l'on a pu croire ou prétendre, il ne pensait pas mourir si soudainement. Il avait encore de nombreux projets en tête, car sa « Flûte enchantée » soulevait un tel enthousiasme de la part des foules, qu'il y puisait une sorte d'énergie morale et une volonté de projection sur l'avenir auxquelles son corps ne pourra plus répondre.

Dans toutes les lettres d'espérance qu'il écrit au lendemain de « La Flûte enchantée », Mozart donne l'impression d'être un jeune homme, dans la force de l'âge, empli de joie et de gaieté, qui plaisante avec son librettiste Schikaneder dans les coulisses du théâtre du Freyhaus de Vienne, et qui semble être l'heureux époux d'une femme qui lui rendait bien son affection.

Deux mois avant sa mort, ne lui écrivait-il pas, après les premières représentations de « La Flûte enchantée », une lettre pleine d'espoir et de projets en concluant : « Adieu, chère petite femme. La poste doit partir.

## Mozart, un Européen au Siècle des Lumières

J'espère lire aujourd'hui quelques lignes de ta main et, dans ce doux espoir, je t'embrasse mille fois et suis à jamais, ton affectueux mari. »  
Signé Wolfgang.

La boucle est bouclée. Ainsi, Mozart, le voyageur terrestre dont on a suivi les étapes, se confond avec le voyageur initiatique qui invite au bonheur de chacun et de tous. Et c'est bien ce message universel que délivre Mozart l'Européen dont on a dit que sa trajectoire explosa sur une œuvre ultime et fabuleuse, hors du temps et créant son propre temps.